

**Discours d'Emmanuelle Pierre-Marie
Maire du 12^e arrondissement**



Commémoration de l'armistice de la première guerre mondiale

11 novembre 2021

Madame la Députée, chère Laëtitia Avia,

Monsieur le Commissaire,

Monsieur le Capitaine,

Mesdames et messieurs les élu.es,

Monsieur le président du Comité d'Entente des Associations
d'Anciens Combattants, cher Maurice Cassan

Mesdames et Messieurs les membres des associations d'anciennes
combattantes et d'anciens combattants

Mesdames et messieurs,

Aujourd'hui, nous ne sommes pas seuls.

Du Canada à l'Allemagne, de la Serbie au Royaume-Uni, de l'Italie aux États-Unis, des femmes, des hommes et des enfants, se tiennent serrés sous un crachin ou sous un timide soleil de novembre, à contempler une stèle et à arborer le coquelicot ou le bleuet à leur boutonnière, symbole de l'hommage aux morts tombés sur les champs de bataille.

Partout, des poèmes et des citations sont lus. La guerre a marqué les corps autant que les esprits. Les plus grands écrivains, les plus grandes écrivaines ont écrit sur cette réalité terrible, qui saisit tout un continent dès la fin des hostilités : les pères se mirent à enterrer leurs fils.

De tous les poèmes engendrés par la guerre, aucun ne la glorifie. Tous évoquent le deuil, la souffrance, les jeunesses fauchées d'une balle, d'un éclat d'obus, loin de chez elles.

L'universalité des cérémonies répond à une universalité de la souffrance. Plus de cent ans après, elles sont comme un écho aux peines.

Des cimes pyrénéennes aux plaines de Beauce, des hameaux perchés de Corse aux ports marins, des faubourgs de Paris aux vallées encaissées du Vercors, toute la France est meurtrie. Des infinies étendues russes, des profondes forêts rhénanes, des montagnes serbes, des vallées fertiles autrichiennes, des côtes adriatiques, des îles méditerranéennes, de la poussière des Pouilles, l'Europe entière a payé le prix du sang des jeunes hommes, des larmes de leurs proches, mais aussi des sévices infligés aux femmes

et aux filles, comme c'est systématiquement le cas en période de guerre.

Partout en France, en Europe et en Amérique, des oriflammes et des drapeaux flottent au vent, aujourd'hui tenus par d'anciens combattants de guerres ultérieures. Malgré le mot d'ordre d'une génération : "plus jamais ça", la guerre ne s'est pas arrêtée, le 11 novembre 1918.

20 ans plus tard en effet l'Europe et le Monde replongeaient dans le chaos.

Il est illusoire de penser que les horreurs du passé peuvent nous prémunir des horreurs à venir. Il est aussi naturel et même sain d'oublier les catastrophes et les malheurs : le sang sèche en entrant dans l'histoire.

Et pourtant, nous devons nous souvenir.

La France s'est couverte de monuments aux morts. Le moindre petit village en possède un. Ils ont fait irruption sur les places et c'est à peine si nous nous arrêtons pour les regarder. Pourtant, parfois, nous le faisons. Parfois, nous lisons ces noms de jeunes hommes, nous frémissons en lisant deux, trois, quatre noms semblables : une fratrie décimée. Peut-être des cousins, un père et ses fils. Et déjà, notre imagination rend la mort de ces gens et la douleur de leurs familles concrètes, tangibles.

Plus de cent ans après, l'effort d'imagination n'est pas si grand pour sentir cette odeur de peur, de terre, de feu, de sang. Pour ressentir l'angoisse qui prend aux tripes, tandis que le feu ennemi laboure la terre, la défigurant pour des décennies. Pour entendre le sifflement

morbide des balles, qui viennent cogner contre les pauvres abris des hommes et couper, au hasard, les fils des existences. Plus de 100 ans après, vive est l'odeur d'éther de l'hôpital de campagne, les cris et les râles des amputés, la rage de ceux qui n'en peuvent plus, l'inconséquence des gradés envoyait des milliers de jeunes espérances se fracasser au mur des canons allemands pour quelques acres de terrains gagnés.

Les vies sacrifiées des champs de bataille ne doivent pas être oubliées. Les mutins de 1917 qui ont refusé de se laisser entraîner vers une mort absurde pas plus que les autres.

Notre imagination est incomplète, elle oublie, comme la mémoire les a oubliées, certaines de ces victimes. Leurs noms ne sont pas sur nos monuments aux morts, mais les soldats des colonies françaises ont versé leur sang loin de chez eux, sans avoir obtenu la reconnaissance qu'ils méritaient. Sans que leurs mémoires ne soient commémorées à la hauteur de leur sacrifice.

Je veux aussi rendre hommage aux femmes. Infirmières, combattantes, mais aussi civiles, qui elles aussi ont pris part à la guerre.

La première guerre mondiale a accéléré d'une bien triste manière le mouvement de libération des femmes, en particulier dans les pays anglo-saxons, où elles ont pu arracher le droit de vote dès 1918 au Royaume Uni. Les hommes partis au front, les femmes ont fait tourner les usines. Ces femmes ont elles aussi connu, leur lot d'atrocité.

En ce 11 novembre, cette journée qui célèbre le retour à la paix, la fin de l'atrocité et le souvenir des mortes et des morts, permettez-moi

de m'incliner aussi devant la mémoire de ces femmes dont à quelques rares exceptions près, aucun nom n'est inscrit sur aucun monument. Allemandes, françaises, russes, autrichiennes, italiennes, polonaises, belges ou hollandaises, d'où qu'elles viennent.

Avant de céder la parole, je souhaiterais remercier l'école de musique La Piana, sa directrice Natacha Frydman, ainsi qu'Aki Fujitani et Mika Takeuji pour l'interprétation qui va suivre dans un instant. Elles commenceront par le Salut d'Amour d'Edward Edgar, une pièce particulièrement évocatrice. Une mélodie d'une mélancolie poignante, mais qui laisse percevoir une délicate légèreté, comme un rayon d'espoir, qui doit nous rappeler que malgré les guerres et les tueries, les êtres humains ont toujours trouvé les ressources pour faire la paix. Une paix fragile, une paix précieuse, une paix que nous devons protéger comme notre trésor le plus cher.

Protéger la paix, c'est se souvenir des victimes. Des disparus, mais aussi des survivantes et des survivants qui ont vécu le reste de leurs vies avec leurs blessures, visibles et invisibles.

Puissent-ils, puissent-elles, reposer en paix.
Puissions-nous nous souvenir.

Je vous remercie.